

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

### BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }        "        "    14        "    six mois.  
                  }        "        "    7 50     "    trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez M. LAFITTE, BULLIER et C<sup>e</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE, BULLIER et C<sup>e</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 25 juin 1864.

#### BULLETIN.

Il ne paraît pas douteux que les hostilités seront reprises lundi entre les Danois et les Austro-Prussiens. Cependant de pressantes démarches sont faites dans le but d'obtenir une prolongation d'armistice.

En même temps que les généraux allemands se disposent à recommencer la guerre, et qu'à Copenhague on multiplie les efforts, en vue d'une résistance énergique, des ordres sont donnés, assurément, pour l'envoi immédiat d'une escadre anglaise dans la Baltique; elle aurait pour mission, jusqu'à nouvel ordre, de bloquer militairement les ports de l'Allemagne.

La France s'occupe des entrevues de Kissingen et de Carlsbad.

« Nos correspondances personnelles, dit-elle, nous permettent d'annoncer que, parmi les divers sujets traités dans ces entrevues, figure en première ligne la question relative aux garanties que les trois souverains pourraient se donner contre le mouvement révolutionnaire dont chacun d'eux se croit incessamment menacé. »

« On nous assure qu'en effet des assurances réciproques ont été données sur ce point, mais qu'elles ne sont point destinées à revêtir la forme d'un traité ni d'une alliance. »

« Qu'importe que l'alliance soit écrite sur parchemin, si elle est réellement conclue?... »

Le ministère belge vient d'éprouver un nouvel échec à l'occasion du budget. Une réduction sur les taxes de pêches a laquelle s'opposait le gouvernement, a été votée avec le concours d'un certain nombre de députés ministériels. Au reste, le budget lui-même a été voté sans opposition par 66 voix contre 6. — La loi de finances étant adoptée, rien ne s'oppose plus à la dissolution de la Chambre des représentants. Il s'en suivra une lutte

dans laquelle la gauche et la droite paraissent avoir d'égaux chances.

Les avis de New-York sont loin d'être favorables au parti unioniste. Les confédérés sont parvenus à bloquer le Mississipi de façon à empêcher tout passage ennemi. Du reste, il y a une sorte de trêve tacite entre les deux armées.

A New-York et dans la plupart des autres centres unionistes, on est très préoccupé de la conscription prescrite pour le 1<sup>er</sup> juillet. Le gouvernement demandait 300,000 hommes. Dans plusieurs grands districts le rachat ne pouvant avoir lieu pécuniairement, on a déclaré la conscription obligatoire. De là une grande irritation dans la classe aisée, citadine ou agricole.

J. REBOUX.

Les nouvelles d'Algérie, reçues par le *Moniteur*, sont tout à fait décisives. Le foyer de la rébellion a été atteint par le général Deligny, dans le sud de la province d'Oran. Des succès analogues ont été obtenus dans le Tell. On présume que les opérations seront terminées dans les premiers jours de juillet.

On écrit de Londres le 23 juin :

« La conférence peut être considérée comme close. A toutes les propositions avancées par les puissances neutres, les Etats allemands et notamment la Prusse ont répondu négativement. Le représentant prussien ne veut ni de la ligne proposée par l'Angleterre, ni de l'arbitrage, ni de la prolongation de l'armistice, à moins que ce ne soit pour deux mois, c'est-à-dire jusqu'à ce que la flotte danoise ne puisse plus agir; ainsi, le 26, la guerre va recommencer, et l'on croit, dans les cercles commerciaux, que le Danemark ne sera pas seul en ligne, encore bien que la Prusse affecte de compter absolument sur le bon vouloir de la reine Victoria. Le moment arrive où il faudra de toute nécessité que la politique du cabinet se dessine nettement. »

On écrit de Berlin, le 22 juin :

« On croit savoir positivement, ici, que non-seulement la Prusse, mais aussi l'Autriche, grâce à l'entrevue de Carlsbad, ont définitivement abandonné la proposition d'arbitrage de lord Russell. L'accord entre

la Prusse et l'Autriche s'étend encore à la proposition d'un armistice de deux mois au moins. Il paraît douteux cependant, que le Danemark accepte cette proposition, et qu'en cas de refus de la part des Danois le cabinet de Londres ait encore assez d'influence, à Copenhague, afin d'imposer l'armistice. Du reste l'attitude que le cabinet de Londres a tenue dans ces dernières semaines n'est pas de nature à encourager les Danois qui se flattent peut-être que la reprise des hostilités forcera le cabinet actuel de se retirer pour faire place à un cabinet tory, qui passerait des paroles à l'action.

On écrit de Kissingen :

L'Empereur de Russie figure sur la liste des étrangers arrivés à Kissingen, sous le nom de comte de Borodinski, ce qui le met à même de pouvoir échapper aux réceptions du grand nombre de fonctionnaires de la localité qui tenaient à lui être présentés. Les membres de sa famille, présents à Kissingen, sont l'Impératrice et trois de ses enfants, la grande duchesse Marie de 11 à 12 ans et les deux grands ducs Serge et Paul, âgés de 5 et de 6 ans. La suite de LL. MM. se compose d'environ 90 personnes. L'Empereur habite avec sa famille et sa suite ordinaire, une aile de l'établissement de bains. Le prince Gortchakoff avec ses secrétaires et ses attachés est logé dans un hôtel où il a établi toute une chancellerie de campagne.

Une autre correspondance de Kissingen raconte au sujet de l'Impératrice de Russie une anecdote qui ne manque pas d'intérêt.

Lorsque la nouvelle de la chute de Sebastopol parvint à Saint-Petersbourg, Alexandre II en était si consterné, qu'il s'enferma dans son cabinet, avec ordre de ne laisser entrer personne. L'Impératrice, l'ayant appris, se rendit aussitôt auprès de lui, malgré la consigne qui avait été donnée.

— Que me veux-tu ? s'écria Alexandre.  
— Te voir, répondit l'Impératrice.  
— Tu viens, sans doute, pour m'annoncer un nouveau malheur ? répliqua vivement l'Empereur.  
— Oui, dit cette fois avec fermeté l'Impératrice.  
— Lequel ?  
— Le malheur, pour moi et l'Empire, c'est de savoir que l'Empereur de Russie a perdu la tête.

Aussitôt calmé par cette réponse si simple et si noble, Alexandre se jeta dans les bras de l'Impératrice et revint à l'instant

aux sentiments pacifiques dont le traité de Paris fut le couronnement.

On écrit de New-York, 11 juin :

« La navigation de la rivière du Mississipi est encore close; ce qui résulte de la capture et de la destruction, sur cette rivière, de 4 canonnières et 7 transports sous pavillon fédéral. Les confédérés sont parvenus à bloquer la rivière; et au point de jonction dit de Greenville, les batteries qu'ils ont établies sur les deux rives leur permettent de défier toute escadre; en conséquence, les fédéraux perdent les énormes avantages qu'ils espéraient de la ruine de Wicksbourg et de la communication militaire avec la Nouvelle-Orléans. Si Grant venait maintenant à être battu d'une manière décisive, il ne resterait aux fédéraux pas un des fruits de trois années de guerre, dans la Caroline du Nord, le Tennessee, le Mississipi et la Louisiane, à l'exception de la ville de la Nouvelle-Orléans qui, devenant isolée par le blocus du Mississipi, ne pourrait pas être longtemps défendue. — La défaite de Grant mettrait le Nord dans la triste nécessité de recommencer la guerre. »

« Depuis le 5, aucune opération militaire importante. — En Georgie, Johnston paraît avoir arrêté son mouvement rétrograde; on dit qu'il attend l'attaque de Sherman à Marietta. — Le général Hood commande le centre; le général Folk, la gauche et le général Hardie la droite. — La présence de trois lieutenants-généraux sur ce seul point indique la concentration de forces considérables. »

« Tous les esprits sont préoccupés de la conscription qui doit avoir lieu le 1<sup>er</sup> juillet. Les 300,000 hommes appelés à ce moment sous les drapeaux, compléteront un effectif d'un million d'hommes réunis sous les armes depuis le 1<sup>er</sup> janvier, sans compter 87,000 hommes fournis pour 100 jours de service par les gouverneurs des Etats occidentaux. La ville de New-York a complété ses remplacements d'hommes au prix de 6,500,000 dollars. Les 11,000 hommes qui lui sont demandés actuellement lui coûteront encore 3,500,000 dollars. Le Conseil municipal se voyant dans l'impossibilité de fournir cette somme, a prié le gouvernement de rendre le recrutement obligatoire, c'est-à-dire de défendre tout remplacement militaire. Le Congrès a fait droit à cette recommandation, à la consternation des gens riches qui avaient jusqu'ici échappé à la conscription. »

#### SITUATION DE LA BANQUE DE FRANCE

ET DE SES SUCCURSALES

Au 25 juin 1864, matin.

ACTIF	
Argent monnayé et lingots, à Paris et dans les succursales,	280.511.405 57
Effets échus hier, à recevoir ce jour,	471.444 42
Portefeuille de Paris, dont 70,817,772 fr. 01 c. provenant des succursales,	309.132.598 86
Portefeuille des succursales, effets sur place,	285.431.475
Avances sur lingots et monnaies,	18.412.500
Avances sur lingots et monnaies dans les succursales,	2.743.700
Avances sur effets publics français,	16.993.600
Avances sur effets publics français dans les succursales,	9.631.710
Avances sur actions et obligations de chemins de fer	30.395.100
Avances sur actions et obligations de chemins de fer dans les succursales,	19.615.000
Avances sur obligations du Crédit foncier,	316.500
Avances sur obligations du Crédit foncier dans les succursales,	390.700
Avances à l'Etat (convention du 10 juin 1857)	60.000.000
Rentes de la réserve,	12.980.750 94
Rentes, fonds disponibles,	36.866.981 91
Rentes immobilières (loi du 9 juin 1857),	100.000.000
Hôtel et mobilier de la Banque,	9.174.720
Immeubles des succursales, Dépenses d'administration de la Banque et des succursales,	2.215.122 20
Divers,	10.663.226 84
	1.205.946.540 94

PASSIF	
Capital de la Banque,	182.500.000
Bénéfices en addition au capital (art. 8, loi du 9 juin 1857)	4.991.438 53
Reserves mobilières,	22.105.750 14
Reserve immobilière de la Banque,	4.000.000
Billets au porteur en circulation (Banque et succursales)	720.243.375
Billets à ordre payables à Paris et dans les succursales,	5.737.480 49
Compte courant du Trésor, créancier,	81.165.591 54
Comptes courants de Paris, succursales, dans les succursales,	121.922.026 12
Dividendes à payer,	22.637.742
	528.195 75

#### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 26 JUIN 1864.

N° 13

### NATALIE

IMITATION DE L'ALLEMAND.

#### CHAPITRE XVI.

(Suite.)

— Je les ai reçus. Princesse Tarrakoff, vous êtes la fille de l'impératrice Elisabeth. Catherine, qui tremble devant vous sur son trône usurpé, a dit à l'un de ses favoris : « Allez, et délivrez-moi de cette dangereuse prétendante; mais remplissez cette mission avec habileté, sans le moindre éclat; Respectez ses jours, ne la menacez point; attirez-la dans nos filets par des flatteries; faites qu'elle vous suive volontairement. Dans quelque pays qu'elle se trouve, je ne veux pas qu'on ait à s'y plaindre d'aucune violence de notre part. » Et ce favori a juré de lui obéir, comme il le fit autrefois quand elle lui donna l'ordre d'étrangler l'empereur Pierre; comme il l'a fait depuis quand elle a commandé le massacre d'Ivan VI, pour

punir cet infortuné prince d'avoir plus de droits qu'elle-même à la couronne impériale.

— Cet innocent jeune homme a été mis à mort ? demanda Natalie en frémissant. Ah ! cette Catherine est féroce comme une hyène; ses amis et ses courtisans sont des bourreaux. L'histoire stigmatisera l'assassin d'Ivan.

— Faut-il vous le nommer, cet assassin ? Il s'appelle Alexis Orloff.

La jeune fille tressaillit et se redressa brusquement. Ses yeux lançaient des éclairs, ses joues étaient en feu.

— C'est un mensonge, dit-elle, un perfide et infâme mensonge !

— Plût à Dieu ! Malheureusement, princesse, c'est la pure vérité. N'y demeurez pas sourde; songez que je suis un vieillard qui ai toute ma vie étudié les hommes. La diplomatie russe a des artifices diaboliques; défiez-vous d'elle, et surtout d'Alexis Orloff, l'envoyé de l'impératrice de Russie.

— Vous osez l'insulter ! s'écria-t-elle toute tremblante de colère. Vous ne l'avez donc jamais vu ? Vous n'avez donc jamais lu sur son noble visage qu'il est incapable d'un crime ? C'est un héros, et un héros ne s'abaisse pas au rôle d'assassin. Quand même tout l'univers se lèverait contre lui et le montrerait du doigt en criant : « C'est un meurtrier ! moi, je répondrais ? Vous mentez ! Je connais mieux que vous Alexis Orloff ! il est pur de toute faute. Appelez-le traître tant que vous voudrez; je sais le secret de sa conduite. Un jour viendra où vous l'apprendrez tous, et alors vous tomberez à ses pieds et vous confessez, pleins de confusion et de repentir, que c'était par fidélité et par dévouement qu'il supportait la honte d'être suspecté de tra-

hison. Il expose sa vie pour celle qu'il aime : je vous le répète, c'est un héros ! »

En parlant ainsi, elle était superbe d'énergie et d'enthousiasme. Le cardinal la regardait avec admiration, un profond attendrissement peignait sur ses traits.

« Pauvre enfant ! murmura-t-il en baissant la tête sur sa poitrine, elle l'aime, elle est perdue ! — Ainsi vous ne me croyez point ? ajouta-t-il à haute voix.

— Non, répondit-elle avec un gai sourire, non. Mon salut, tout le bonheur qui peut encore m'être réservé, je ne l'attends plus que des mains d'Alexis Orloff.

— Pauvre enfant ! répéta le cardinal. Dans bien des cas, la mort même peut être un bonheur.

— De ses mains, je la recevrais avec joie ! s'écria-t-elle passionnément.

— C'en est fait, impossible de la sauver ! dit tout bas le cardinal avec un mélancolique hochement de tête. Puis, prenant la main à Natalie et la regardant avec une compassion profonde, il poursuivit : « J'aurais voulu vous rendre un service pour repaier l'attente dont vous avez failli être victime à ma soirée.

Mais vous n'acceptez pas l'aide qu'on vous offre. Vous courez à votre perte, poussée par votre innocence et votre confiance trop généreuse. Dieu vous protège et vous bénisse ! Je souhaite de tout mon cœur n'être en cette circonstance qu'un mauvais prophète.

— Ce vœu s'accomplira ! s'écria Natalie.

— Vous le voyez, car la femme qui aime à la foi et donne en souriant tout le sang de son cœur à l'objet de son amour. Vous ferez comme les autres; quand ce barbare vous plongera le poignard dans le sein, vous recevrez le coup en souriant. »

Il s'inclina devant elle et sortit avec lenteur, en poussant un soupir.

Orloff arriva quelques heures après. Natalie le reçut avec l'expression de la joie la plus pure, et, lui tendant les deux mains, elle demanda :

« Vous rappelez-vous encore ce que ma mère disait à son Alexis ? »

Il la regarda, lut sur son visage quel bonheur elle lui réservait, et tomba à ses pieds en poussant un cri d'allégresse.

« Si je me le rappelle ! répondit-il avec passion; mais vous, Natalie, vous en souvenez-vous ? »

— Alexis, je l'aime, et je veux faire de toi mon époux ! reprit-elle en souriant. Puis elle releva le comte en l'entourant de ses deux bras avec une pudique et ravissante rougeur.

— Vous ne me trompez pas ? Ce n'est pas un songe ? s'écria-t-il, l'étreignant avec feu.

— Non, c'est la réalité; je te devais cette réparation; aujourd'hui même, on t'a calomnié auprès de moi. Ah ! ils vont comme j'ai fait foi à leurs mensonges. Fais venir un prêtre pour bénir notre union. Quoi qu'il arrive ensuite, nous partagerons le même sort. Si je deviens un jour impératrice, tu seras l'empereur, et je l'honorerai toujours, je l'obéirai comme à mon mari et à mon maître ! »

Le soir de ce même jour, une scène très imposante, très solennelle se passait dans le boudoir de la princesse. Au centre s'élevait un autel orné de fleurs, et devant cet autel se tenait Natalie, en robe de satin blanc, la couronne de myrte dans les cheveux et parée du long voile nuptial. Elle était admirablement belle dans sa jeunesse et chaste émotion, et Orloff, debout à ses côtés, en riche costume russe,

la contemplant d'un œil avide. Le bourreau conduisait la victime au sacrifice, et il ne la plaignait même pas, il se rejouissait.

De l'autre côté de l'autel était le prêtre, vieillard vénérable à la chevelure argentée et à la longue barbe blanche; près de lui, le sacristain, d'un extérieur non moins respectable. Marianne, à genoux derrière sa maîtresse, fondait en larmes et priait à mains jointes pour Natalie.

La cérémonie terminée, la jeune femme tomba en pleurant dans les bras de son mari, qui la conduisit dans la pièce voisine en lui murmurant à l'oreille de tendres paroles. Marianne s'enfuit, subjuguée par son émotion, et le vénérable prêtre resta seul avec son sacristain. Ils échangèrent en silence un long regard, et un rire méchant contracta leurs figures grimées.

« Quelle scène magnifique ! dit le premier, qui n'était autre que Joseph Ribas. Vrai, j'étais tout attendri et j'ai failli pleurer de ma touchante allocution. Avouez Stepano, qu'un prêtre n'eût pas mieux parlé. »

— Nous avons tous deux parfaitement joué notre rôle, le comte devra bien en convenir. »

Au même instant, Orloff repartit, Natalie lui avait demandé de la laisser seule, elle éprouvait le besoin de se recueillir et de prier.

Ribas et Stepano interrogèrent le comte d'un regard fin et rusé.

« Je suis content de vous, leur dit-il, vous êtes d'excellents acteurs. La nouvelle petite comtesse est enchantée de son mariage, mon vénérable Joseph ! »

— J'en suis flatté, Excellence, mais autre chose : vous desirez savoir qui a donné aujourd'hui un avertissement à vo-